

*Les enfants de
la Terre des Eaux*

Appoline Deville

*Les enfants de
la Terre des Eaux*



L'écriture a ce pouvoir incroyable : celui d'ouvrir les portes de l'imaginaire, de laisser libre cours aux rêves sans jamais avoir besoin de s'excuser.

Dans mon monde à moi, je suis libre. Libre de les faire exister, de leur offrir un peu de bonheur; celui qu'ils méritaient. Les frontières s'effacent.

Ce monde, je l'ai choisi et vécu chaque jour des mois durant, il n'appartenait qu'à moi.

Aujourd'hui, il est entre vos mains chers lecteurs. Ce livre je le dédie à tous ceux qui ont eu la peine de perdre un jour un être cher.

Maman, Guéna, la scène est à vous...

Prologue

Il fait nuit. Le sol est rugueux, détrempé d'une humidité grasse, il est froid. Une lumière vacillante, presque inexistante, à quelques mètres de moi. Je ne reconnais pas cette rue.

Je reste là, allongée, incapable de bouger car chaque mouvement ravive une douleur sourde.

Ma vision se brouille, mes pensées s'effilochent. Je ne sais pas depuis quand je suis là, ni comment j'y suis arrivée.

Un bruit me réveille.

Des ombres tournent autour de moi, se penchent, murmurent.

Une femme s'approche. Je la sens avant de la voir. Elle s'agenouille près de moi, sa main effleure mon bras. Je voudrais crier mais je n'en suis pas capable.

— Il faut l'emmener. Elle ne peut pas rester ici.

Deux silhouettes s'avancent. Floues. Inconnues. L'une me prend sous les bras, l'autre sous les jambes.

J'ai peur, ils me font peur.

Au moment où je quitte le sol, une déchirure me traverse le bas-ventre, m'arrache le souffle. Mais je ne proteste pas. Je ne suis plus qu'une carcasse inerte qu'on transporte vers on ne sait où.

La pluie me gifle le visage, se mêle au sang. Leurs pas résonnent, lourds, martelés, et chaque écho m'enfoncé un peu plus dans l'in-

conscience.

La femme marche à côté de moi. Elle tend les bras, comme pour s'assurer que je ne tombe. Elle parle, doucement. Je n'entends pas. Des prières ? Des mots d'encouragement ? Peu importe. Je ne suis déjà plus là.

On traverse des ruelles sombres, des couloirs étroits. Le sol glisse sous leurs pas. Pourtant, ils avancent sans hésiter. Ils connaissent ce labyrinthe.

Moi, je flotte.

Nous arrivons dans un hangar, un endroit lugubre comme je n'ai jamais rencontré. Ils finissent par me déposer sur un vieux matelas, à même le sol. La pièce est obscure. L'odeur me prend à la gorge : humidité, crasse, urine... Je sens la rugosité du tissu contre ma peau.

La femme est là. Elle remet une mèche de cheveux trempée derrière mon oreille. Ses doigts tremblent.

— Reste ici. Le doc' va venir. C'est un gars bien, tu verras.

Elle s'éloigne pour disparaître dans l'ombre.

Puis plus rien.

Je n'ai plus de force. Plus de volonté. Le vide s'installe. Le temps s'efface. Une fenêtre minuscule laisse passer un rayon de lumière blafarde. Un instant, je pourrais croire qu'il y a encore un peu de vie. Mais non. Je suis perdue. Ce taudis sera peut-être mon dernier abri.

Et je ne sais pas pourquoi j'en suis arrivée là, pourquoi la vie m'a menée là.

Un bruit. Une voix. Quelqu'un entre.

— Elle est là, souffle la femme.

Je ne comprends pas ses mots. Le froid s'installe en moi. La douleur bat lentement, rythmant ma chute. Je veux dormir. M'éteindre.

Une autre voix résonne, grave, douce. Un homme.

— Bonjour. Je suis Lukas. Tu peux me dire comment tu t'appelles ?

Je veux parler. Mais ma gorge est brûlée. L'air me racle la poitrine.

Une main se pose sur mon front. Chaude. Humaine. Je m'y accroche.

— Suzanne, tu sais ce qu'il s'est passé ? demande-t-il à la femme.

Je voudrais répondre. Expliquer. Je voudrais leur dire ce qu'ils m'ont fait. Mais je ne suis plus qu'un corps brisé. Une âme échouée. Le silence devient pesant.

Puis je sens qu'on me soulève, avec une infinie précaution. Ma tête se pose contre une épaule. Solide. Rassurante. C'est la sienne, je le sais.

Dans un souffle, presque inaudible, je murmure :

— Tu es venu me chercher... Je savais que tu viendrais.

Et le noir m'engloutit.

Le silence des vagues

Le soleil pointe à peine derrière l'horizon, hésitant entre la nuit et le jour. Rose orangé, il se cache encore derrière l'océan. Il doit chercher le courage d'affronter les heures à venir. Ses premiers rayons effleurent la surface des eaux, créant des reflets dorés qui dansent avec les vagues paresseuses. Il rassemble ses forces, laisse à la nature quelques instants de répit avant de l'éclairer toute entière.

Je sais déjà qu'il fera chaud. Très chaud même. La brume qui s'élève des marais ne ment jamais. Elle monte en nuées blanches, portant avec elle l'odeur iodée de la vase et des algues qui sèchent sur les rochers. Mes narines se dilatent pour mieux saisir ces senteurs familières qui, chaque matin, me rappellent où je suis. Et surtout, qui je suis devenu.

Je suis accroupi près d'un piège à crevettes, la corde entre les doigts. Mes gestes sont précis. Ironie pour ces mains autrefois gantées de latex.

Doug trotte autour de moi. Fidèle. Silencieux. Ses pattes s'enfoncent légèrement dans le sable humide, laissant derrière nous une double trace qui sera bientôt effacée par la marée montante. Mon

vieux compagnon à quatre pattes ne me quitte que très rarement. Son pelage brun et blanc commence à grisonner autour du museau, témoignage des années qui passent pour nous deux.

Je vérifie les collets posés de part et d'autre du sentier. Une douzaine de crevettes qui gigotent encore, un pigeon aux plumes brillantes. C'est une bonne moisson. De quoi tenir un ou deux jours.

J'aime ces matins d'été, quand l'air est encore frais et que la rosée perle sur les herbes qui bordent le chemin. Le silence règne en maître, à peine troublé par le clapotis régulier des vagues contre les roches et le souffle discret du vent dans les roseaux. J'ai la sensation d'être seul au monde. Rien que moi, Doug, l'océan, et le temps qui s'étire comme un chat au soleil.

Mais un grincement déchire soudain la quiétude. Je n'ai pas besoin de lever la tête. C'est le vélo d'Oliver.

— Eh, l'ermite ! Je savais que je te trouverais par ici. Tu comptes rester planqué combien de temps encore ?

Avec lui, le silence vole toujours en éclats. Je termine mon nœud avant de répondre :

— Salut.

— « Salut, Oliver, mon ami... ». On dirait que tu as oublié comment on parle ici. Un peu de considération serait la bienvenue.

Je relève enfin les yeux. Il sourit comme un gosse, ses cheveux blonds en bataille, la chemise bleue roulée sur les avant-bras. Son vélo s'écrase dans le sable.

— Je passe chez Jim demain soir. Tu viens ?

— Pas sûr.

— Pas sûr ? Ça fait trois semaines que tu n'as pas mis les pieds au bar.

— Et alors ?

— Alors... tu vas finir par rouiller plus vite que ta Jeep.

Je hausse les épaules. Il rit, ce rire franc qui fend tout.

Je reprends mon panier et m'éloigne. Je le salue sans prendre la peine de me retourner. Il repart de plus belle, vers chez lui en me

criant un « A demain alors ! » rempli d'optimisme.

Au détour du sentier, mon cabanon apparaît. Un tas de planches rongées par le sel, mais solide. Comme moi. Peut-être. Ou pas.

Le bleu de la façade a pâli avec les saisons, passant d'un azur profond à un gris-bleu délavé qui se marie harmonieusement avec le ciel et la mer. Il mériterait un coup de pinceau. Il faudra que j'en parle à Oléna. Elle saura choisir la bonne teinte, elle qui a l'œil pour les couleurs et comprend comment la lumière change selon les heures et les saisons. L'automne sera le bon moment pour me mettre à l'œuvre. Quand la chaleur cédera enfin et que les orages d'été seront passés.

J'en profiterai pour refaire aussi le toit : l'eau s'infiltre par une lame fendue, juste au-dessus de la cuisine. Rien de grave, mais mieux vaut prévenir. Ici, l'humidité et le sel ont raison de tout, avec une patience implacable.

En ce lieu, rien ne rappelle ma vie d'avant. Pas de photos dans des cadres dorés, pas d'objets souvenirs qui viendraient troubler la paix fragile que j'ai construite. Les murs nus, peints à la chaux, ne portent que les traces du temps qui passe : une tache d'humidité par-ci, une fissure par-là. Le Lukas d'aujourd'hui ignore volontairement celui d'hier.

Je pose mes crevettes sur la table, celle que j'ai fabriquée moi-même avec des planches rejetées par les flots.

Je prends une poignée de haricots verts dans le panier que j'ai cueilli hier dans mon potager. Je les équeute un à un, retrouvant dans ce geste répétitif une forme de méditation. Le craquement sec de la gousse se mêle au souffle du vent dans les tamaris et au bruit distant des vagues qui se retirent.

Doug est couché à mes pieds, fidèle sentinelle. Sa tête repose sur ma chaussure droite, lourde et chaude. Il ne dort pas, je le sais. Ses oreilles bougent imperceptiblement à chaque son nouveau. Il veille, comme toujours.

Une fois ma besogne achevée, je me lève, mes articulations protestant légèrement après cette immobilité matinale. Je cherche une passoire dans le vieux vaisselier de chêne, au milieu du salon. En chemin, je pense à ma mère. Elle adorait cuisiner. C'était son art, sa poésie, sa façon de dire l'amour quand les mots manquaient.

Mon père n'en approchait pas la cuillère. Il respectait son domaine, sa cuisine, comme un territoire sacré où il n'avait pas sa place. Il la regardait s'affairer avec une admiration discrète, heureux de voir ses mains danser au-dessus des casseroles.

Juste en la regardant, j'ai tout appris. Ses gestes précis, ses recettes transmises de mémoire, son intuition qui lui faisait ajouter une pincée de ceci, une larme de cela. Elle m'expliquait chaque étape avec une patience infinie. Elle me faisait goûter, guidait ma main, corrigeait mes erreurs avec douceur. Elle voulait que je sente, que je distingue les saveurs, que je comprenne l'alchimie mystérieuse qui transforme les ingrédients bruts en nourriture de l'âme.

« Cuisine avec ton cœur, Lukas » me disait-elle une voix teintée d'accent estonien. « Les mains ne font que suivre. »

Cette vie-là était douce. D'une douceur qu'on ne mesure qu'après, bien plus tard, quand le monde vous a fait mal et que les souvenirs deviennent les seuls refuges contre la dureté du présent.

Une journée ordinaire sur la *Terre des Eaux* qui ressemble à toutes les autres avec la simplicité que j'ai souhaitée.

Demain est un autre jour, avec ses propres nécessités, ses propres défis. Je n'y songe pas encore.

2

La Terre des Eaux

Les légumes étant prêts pour le repas de midi, je décide de quitter mon logis pour aller faire quelques courses au bourg. Il me faut du pain, du lait, et quelques conserves pour les jours de mauvais temps. Et bien sûr, commander la peinture qui fait défaut à mon humble demeure.

À une cinquantaine de mètres de la maison, se situe mon garage. Je l'ai construit deux ans après mon arrivée, quand j'ai compris que le sel et l'humidité auraient raison de ma vieille Jeep si je la laissais dehors. Le métal rouillait, la carrosserie se piquetait, les joints se dégradaient. Je voulais la protéger, cette compagne de route qui m'avait accompagné jusqu'ici.

Et puis, j'ai toujours rêvé d'un atelier à moi. Un espace où bricoler, ranger, empiler, garder trace de mes projets et de mes réparations. Un lieu où mes mains pouvaient créer autre chose que ce qu'elles avaient fait pendant des décennies dans les salles d'opération. La ville n'offrait pas ça. Dans mon ancienne maison bourgeoise, tout était rangé, aseptisé, sans âme.

Ici, je l'ai fait. J'ai construit cet espace avec mes mains, planche par planche, clou par clou. Rien ne peut avoir meilleure saveur.

Le bâtiment est vaste pour mes besoins modestes. Il y a un étage,